

Vases communicants

Vasos comunicantes

Revista de la Sección autónoma de traductores libres
Madrid, n° 3 (automne 1994) et 4 (hiver 1994-1995)

Gregory Rabassa, le célèbre traducteur américain, signe dans le n° 3 de cette revue un article intitulé : « Il n'y a pas deux flocons de neige identiques. La traduction comme métaphore ». Écrit en anglais et excellemment traduit en espagnol par Miguel Martínez-Lage, cet essai part du principe, bien connu des linguistes, selon lequel tout langage est métaphore, il n'est que la *représentation* d'une réalité. Certains auteurs, dit Rabassa, maîtrisent leur langue à tel point, qu'ils mènent leurs traducteurs par la main : tel est le cas de García Marquez, en raison de l'exactitude de ses « métaphores » (c'est-à-dire de ses mots). Mais la traduction des œuvres de José Lezama Lima, un autre parfait connaisseur de sa langue, pose des problèmes autrement ardu, car, à l'instar de Joyce, l'auteur de *Paradiso* se situe au-delà des normes expressives, il invente des néologismes et restructure la langue. Le traducteur doit alors élargir sa propre langue et faire à son tour œuvre de novateur, tout en respectant la pensée de l'auteur. Par exemple, pour traduire une injure, l'essentiel est d'en respecter l'esprit, non la lettre, et Rabassa d'évoquer avec humour la difficulté de rendre en anglais la riche palette dont dispose la langue espagnole pour désigner les *cornudos*.

En outre, la traduction étant une denrée périssable, elle devrait être en perpétuelle évolution (*work in progress*, en anglais dans le texte)... mais je ne voudrais pas jouer au jeu du téléphone, en glosant des métaphores traduites de troisième main.

Toujours à propos de métaphores, Pedro Antonio Urbina est l'auteur d'un féroce pamphlet contre *Los testamentos trahis* de Kundera. Très polémique, sa critique est souvent pertinente : Urbina pousse un coup de gueule contre un ouvrage qu'il estime plein d'autosuffisance et insultant pour les

traducteurs. Il s'élève contre la sacralisation d'un auteur, fût-ce Kafka. Bref, Kundera ressemble à ces vieilles dames d'autrefois qui, à l'heure du thé, se plaignaient de l'incompétence de leurs domestiques.

L'essentiel du n° 4 de la revue est consacré au compte rendu des Assises de la traduction littéraire de Tarazona (octobre 1994), dont le morceau de bravoure est la communication du romancier basque Bernardo Atxaga, suivie de la table ronde réunissant ses traducteurs, Arantxa Saban pour le castillan et André Gabastou pour le français. L'auteur de *Obabakoak* est doublement qualifié pour évoquer les problèmes de la traduction, car il a traduit ou cotraduit ses propres œuvres en castillan. C'est pourquoi, sans doute, il abolit généreusement la frontière entre les deux professions : quel auteur n'a jamais traduit, quel traducteur n'a jamais écrit ? Puis il file une métaphore avec la drôlerie qui le caractérise : à l'instar du cuisinier, l'écrivain s'emploie à combiner différentes substances, mais il dispose de bien plus d'ingrédients. Atxaga plaide pour une très grande liberté du traducteur, y compris celle d'opérer des coupures dans le texte s'il le juge bon... à condition toutefois que l'auteur soit mort. Il reconnaît, cependant, que son champ de manœuvre reste plus limité que celui de l'auteur : dommage, car la créativité est proportionnelle à la liberté.

Atxaga introduit le concept de zones fortes et faibles dans toute langue; au traducteur d'en faire bon usage, ce qui implique des transpositions, voire des transplantations. Il en va de même sur le plan culturel : le traducteur doit tenir compte, en premier lieu, de la « société d'arrivée »; il a envers ses lecteurs un devoir d'intelligibilité, ayant plus de comptes à leur rendre qu'à l'auteur lui-même. Pour s'adapter à son public, il lui faut retrancher, ajouter, retoucher... Fort heureusement, suis-je tentée de dire, le traducteur est soumis à une forte « pression sociale », qui l'empêche d'aller si loin. En fait, de telles audaces, quelque peu provocatrices, sont tempérées par l'humour d'un Atxaga qui, sans se prendre trop au sérieux, met l'accent sur son pragmatisme et sur l'instabilité du texte littéraire qui, inévitablement, bouge en fonction des époques et des lecteurs.

S'il revoit aussi soigneusement les traductions en castillan de ses œuvres, c'est que leurs traductions en d'autres langues se font généralement à partir du castillan. Conséquent avec lui-même, il accepte et même approuve les transformations que ses traducteurs lui font subir : « Mon livre en français est un livre d'André [Gabastou] et de moi-même ». Après avoir cité, pour les approuver, deux traductions, en castillan et en français, d'une

phrase de *Mémoires d'une vache* qui respectent l'esprit mais non la lettre de l'original, il commente :

« Il n'y a pas de trahison ici. Ce n'est pas comme un texte canonique, un livre sacré : là où l'on a mis Yahvé, ne me mettez pas Mustapha, ce n'est pas pareil... Tel n'est pas mon point de vue. Je ne vois pas les choses comme ça. Le texte doit changer. Si tel ou tel texte en finnois change et qu'il ressemble un peu à mon livre, parfait. »

Signalons, pour clore cette recension, une étude théorique fort concise sur la traduction de Montaigne, ainsi qu'une note de Manuel Serrat Crespo, « ¿ Que no Queneau ? », pleine de verve comme il se doit, où ce grand traducteur espagnol souligne le double défi que constituent la traduction du jeu verbal éblouissant de Queneau et l'obligation de faire bouillir la marmite.

On doit cependant déplorer, dans les citations en français (qu'en est-il du basque ?), de nombreuses coquilles, fâcheuses pour une revue consacrée à l'art de traduire. À cette réserve près, nous ne pouvons qu'inviter nos collègues hispanophones à lire et à méditer ces *Vasos comunicantes*.*

Liliane Hasson

(*) On doit au talent de José Luis Sánchez Lizarralde, remarquable dessinateur et calligraphe, un choix de photos et de reproductions qui soutiennent et complètent les textes. Quant à la couverture du n° 3, elle est joliment illustrée par Eustaquio Barjau de motifs stylisés inspirés de signes typographiques.